

POUR CHINA DAILY

Dans le sens des aiguilles d'une montre, de haut en bas : La caméra et la carabine étaient les outils de la Signal Photo Company. Un soldat-caméraman photographiant des enfants locaux. Sydney Greenberg avec un groupe de jeunes Chinois à Yunnan en 1944. Un soldat de la Signal Photo Company cherche le bon angle.

La vie en temps de guerre au bout de l'objectif et du fusil

Une équipe de photographes de l'US Army a capté la vie de tous les jours en Chine pendant deux années de la Seconde Guerre mondiale. Reportage de Zhao Xu et Zhang Yuchen.

Le photographe américain Sydney Greenberg a passé tout son service pendant la Seconde Guerre mondiale à parcourir la campagne de la Chine du sud, une carabine dans une main et un appareil photographique dans l'autre. Rattaché à la 164^{ème} Signal Photo Company, il avait pour mission d'établir un registre d'images du théâtre des opérations de Chine-Birmanie-Inde (le « CBI »), l'un des champs de bataille les plus rudes et les moins documentés. Entre 1943 et 1945, il a pris des milliers de photos, nombre d'entre elles teintées de chaleur humaine et comprenant des paysages idylliques où la présence de la guerre est seulement suggérée par la vue d'un soldat en arrière-plan. Son fils Philippe a adressé au journal China Daily un courriel dans lequel il indique : « La plupart des clichés de mon père montrent la façon dont les Chinois se sont efforcés de stabiliser quelque peu la vie à l'intérieur d'une zone de combat. Il photographiait les gens autour de lui qui faisaient partie de sa vie et partie de la guerre ». À son arrivée à Kunming, une ville du sud-ouest, Sydney Greenberg, qui est mort en janvier 2012, avait été « accueilli par une nouvelle attaque aérienne », a-t-il écrit dans son journal. Il avait à l'époque 23 ans. Niu Zi, un réalisateur de films documentaires et historien amateur, dit que les hommes de la 164^{ème} Signal Photo Company étaient « des soldats et des artistes » dont les photos portent témoignage de l'histoire négligée du CBI. Il explique que « pendant la guerre, l'US Army déployait des compagnies de photographes sur tous les champs de bataille étrangers. En ce sens, la 164^{ème} n'avait rien de spécial. Toutefois, les appareils et les caméras étant rares dans cette partie de la Chine dans les années 1940, les photos noir et blanc et les séquences cinématographiques qu'ils ont fournies ne

sont pas seulement des notes en bas de page de l'Histoire, mais l'Histoire elle-même ». Le gros des images réalisées par la compagnie – environ 23 000 clichés – est conservé dans les locaux de la National Archives and Records Administration à Washington. Les photographes étaient véritablement « embarqués » (« embedded »), bien avant que le mot ne soit popularisé par les reportages liés à la guerre moderne. La plupart du temps, les soldats américains s'habillaient comme des fantassins chinois, sandales de corde à leurs pieds comprises. Philip Greenberg dit que les membres de l'unité de son père avaient été avertis de ne pas porter leur uniforme de l'US Army parce que les Japonais prendraient pour cible les plus hauts gradés. De fait, « le capitaine de mon père, qui portait un casque de l'US Army, n'a pas tardé à être tué par un tireur japonais embusqué ». Ayant été instruit sur ce qu'il appelait « le décorum chinois » pendant le voyage vers la zone de conflit, Sydney Greenberg avait découvert plus tard une « arme secrète » – les cigarettes. Le photographe faisait bon usage des cartouches de cigarettes qu'il recevait de chez lui pour les distribuer aux habitants du pays, ce qui lui valait en retour plus facilement dans l'intimité des gens. Pour le développement et le tirage, les négatifs étaient envoyés dans des laboratoires de fortune, des bâtiments en terre battue où les produits chimiques étaient pesés sur de vieilles balances empruntées à des pharmacies. Le 9 septembre 1945, la reddition officielle de l'armée impériale japonaise est intervenue à Nanjing, alors appelée Nankin. La guerre était finie, et Sydney Greenberg était là pour capter les scènes de jubilation. De retour chez lui aux États-Unis, il a continué de prendre des photos. Il s'est également mis au service de sa ville natale en tant que juge

de paix pendant 40 ans et a régulièrement donné des conférences sur son séjour en Chine. Pourtant, malgré l'affection qu'il portait au pays, il était peu enclin à y retourner. « Il voulait que les souvenirs qu'il avait accumulés restent intacts », dit Philip Greenberg. En 2011, à l'âge de 92 ans, le photographe a été invité à se rendre à Chongking pour une exposition présentant les travaux de la 164^{ème} Signal Photo Company. Incapable de voyager en raison d'un accident de voiture, il a enregistré un message vidéo pour le vernissage, avec ces mots : « Un monde nouveau et fascinant s'est ouvert à moi. Vous m'avez adopté comme un pengyou (un ami) ». Cette année, Yan Huan, un historien amateur comme Niu, est tombé sur un « Greenberg » aux archives nationales à Washington, un cliché qui lui avait précédemment échappé. « Cette photo est de M. Greenberg, ou plutôt elle a été réalisée par lui, elle est donc très précieuse », dit Yan, qui avait correspondu avec le vieux soldat par courriel et avait envoyé à la famille une lettre de condoléances lorsque le vétéran est décédé. Sur la photo, on voit Greenberg assis dans une jeep de l'armée avec cinq jeunes Chinois. « L'horreur et l'étonnement, un appareil photo pendant quelques années et une aventure de toute une vie, voilà ce que la Chine représentait pour papa », dit Philip Greenberg qui, inspiré par l'exemple de son père, est devenu photographe et a assuré plus de 2 300 reportages pour de grands journaux et magazines américains : « J'ai suivi papa dans son travail, et je fais maintenant partie de l'héritage qu'il a laissé ». Méditant sur les expériences de son père dans une Chine en temps de guerre, il les résume ainsi : « Ils (les Chinois) lui ont manifesté de la gentillesse et lui ont donné de leur temps ; il les honore chaque jour dans ses photographies ».

L'économiste britannique qui vint en aide aux guérilleros chinois

Par Cui Shoufeng and Luo Wangshu

Michael Lindsay est arrivé à Beijing en 1938 pour enseigner l'économie keynésienne, mais il s'est bien plutôt consacré au rôle important qu'il a joué dans la résistance menée par la Chine contre les Japonais. Cet Anglais a contribué à faire passer en contrebande des fournitures aux guérilleros pendant la Seconde Guerre mondiale et est resté des années derrière les lignes ennemies, où il a même fondé une famille. La guerre avait déjà éclaté quand Lindsay est arrivé pour prendre un poste de chargé de cours à la Yenching University (renommée plus tard Peking University). L'invasion du nord de la Chine par l'armée japonaise commença en juillet 1937 et trois mois plus tard, le premier massacre de villageois était signalé dans la province du Hopei (Hebei aujourd'hui).

Dans la capitale, Lindsay se disait « bouleversé par les récits que lui faisaient ses étudiants de la façon dont ils étaient traités par la police japonaise à l'entrée de la ville », raconte sa petite-fille, Susan Lawrence. Cette intellectuelle basée à Washington affirme que son grand-père a également été le témoin d'actes effroyables commis par les forces occupantes.

L'économiste, tout juste âgé de 28 ans, avait à prendre une décision de vie ou de mort : la fuite ou le combat ?

Au printemps de 1938, Lindsay prit connaissance de la formation d'un mouvement de résistance à l'extérieur de Beijing et se rendit avec des collègues à la base militaire de Jinchaji (Hebei et Shanxi aujourd'hui), sous commandement communiste, en Chine centrale. Inspiré par ce qu'il avait vu, il retourna dans la capitale et se mit à envoyer aux forces de la guérilla, par des canaux secrets, des fournitures constituées principalement de médicaments et de pièces de radio. Son physique d'étranger lui valut de « ne pas être fouillé par les troupes japonaises... comme celles-ci le faisaient avec tous les gens du pays », dit le Professeur Tonglin Lu de la Shanghai Jiao Tong University, spécialiste de la question des étrangers ayant participé à la résistance chinoise pendant la Seconde Guerre mondiale.

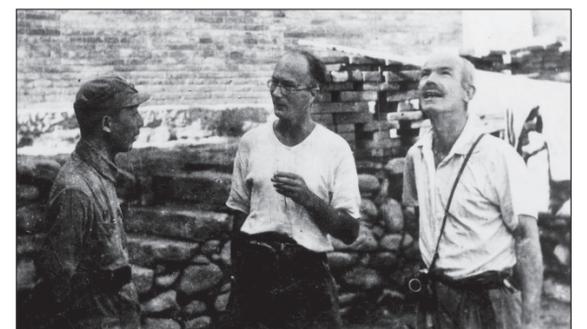
L'économiste mobilisa une étudiante pour l'aider à modifier les étiquettes sur les articles qu'il achetait afin d'éviter aux magasins des ennemis si les Japonais interceptaient ses expéditions. Cette étudiante était Li Hsiao Li, qui devint plus tard sa femme.

L'attaque surprise lancée en décembre 1941 sur Pearl Harbor, qui poussa les États-Unis à déclarer la guerre au Japon, fit que l'apparence physique de Lindsay ne lui servait plus de protection. C'est pourquoi il dut partir avec son épouse pour la base de Jinchaji où il devint technicien radio à plein temps. En vue d'améliorer les communications, il bricola les postes de radio pour les rendre plus puissants, plus fiables et plus faciles à porter sur un terrain difficile.

Fâché de voir que la résistance dans le nord était à peine connue dans le monde – y compris en Chine du sud –, Lindsay proposa de mettre sa compétence au service de la base centrale du Parti communiste dans la province du Shaanxi, Yan'an. Le transmetteur de grande taille et l'antenne directionnelle qu'il y construisit permirent à l'agence de presse Xinhua News Agency d'adresser des rapports à Washington. Le Professeur Lu explique que « les émissions de radio de Xinhua présentaient un intérêt pour Washington qui voulait en savoir plus sur le déploiement et les opérations des Japonais ».

Lindsay rédigea également des notes et prit des photos, échangea ses avis avec ses contacts à l'étranger, communiquant par ailleurs conseils et critiques aux chefs de la résistance, notamment Nie Rongzhen, le commandant en chef à Jinchaji. Dans ses rapports aux ambassades des États-Unis et de Grande-Bretagne ainsi que dans les journaux, il décrivait ce qu'il observait à Jinchaji et Yan'an et se disait convaincu que les atrocités commises par les Japonais inciteraient un plus grand nombre de volontaires à rejoindre la résistance. Le succès ne reposait pas seulement sur les capacités militaires de la guérilla, disait-il, mais aussi sur son aptitude à mobiliser les masses.

Deux des trois enfants de Lindsay et de Li naquirent pendant la période qu'ils passèrent à Yan'an. Après la guerre, la famille partit en Angleterre, à la suite de quoi, à la mort de son père, l'économiste devint le deuxième Baron Lindsay de Birker, titre qui faisait de Li une baronne et la première pairresse de Grande-Bretagne native de Chine. Après un séjour en Australie où il enseigna, Lindsay et sa famille s'installèrent aux États-Unis, où il mourut en 1994. Il ne s'était rendu en Chine que pour quelques visites discrètes après la guerre. Ce n'est que récemment que Lindsay est devenu l'objet d'une plus grande attention en Chine. Aujourd'hui, plus nombreux sont ceux qui le saluent comme un internationaliste rare qui est venu en aide aux Chinois au cours d'une des périodes les plus difficiles de leur vie.



POUR CHINA DAILY

Le Maréchal Nie Rongzhen (gauche) parle avec Lindsay (au centre) et Norman Bethune, un médecin canadien, le 6 août, 1939.